

ment comment ces choses-là s'ouvrent... Regardez si par hasard il ne resterait que l'enveloppe et si le mogot ne serait pas envolé.

—C'est bien improbable

Pinson fit jouer le sessor. Le sac s'entrouvrit. L'humidité avait à peine pénétré dans l'intérieur. Tous les billets étaient là, intacts. L'agent referma la valise.

—Replaçons-la précieusement à la même place, dit-il.

Il laissa la valis retomber dans l'eau et ramena les joncs pardessus.

—Nous n'avons plus qu'à nous en aller.

Et quand ils furent hors de l'étang.

—Voyez-vous, Glou-Glou, la preuve qu'il nous faut, la voici... le sac aux écus... Si nous l'emportons, nous ne prouvons rien, et nous faisons comme ce bonhomme de la fable qui, possédant une poule qui pondait des œufs d'or, n'a pu y tenir longtemps et l'a tuée pour voir si elle ne renfermait pas un trésor... Si nous le laissons, au contraire, nous rencontrerons un jour ou l'autre Daguerre qui reviendra, cela est certain, il faut nous y attendre... Il ne laissera point pourrir ici cette fortune pour laquelle il a commis un crime... car, remarquez, Glou-Glou, qu'il ne vous redoute pas, j'en suis assuré... S'il s'était senti perdu tout à l'heure quand il vous a reconnu, il aurait pris la fuite... S'il avait connu vos soupçons, il n'aurait jamais eu assez de sang-froid pour s'en aller ainsi tranquillement comme il l'a fait, en allumant un cigare... Il a certainement pris votre présence ici pour un hasard, et ce qui prouve, en somme, qu'il avait raison...

—C'est que le hasard, en effet, a tout fait.

—Donc, il reviendra. Quand ? Je n'en sais rien... Demain, cette nuit ou dans quinze jours...

—Que faire ?

—Surveiller la place, constamment, nuit et jour, et nous entourer de toutes les précautions imaginables. Cette surveillance sera très difficile. Si nous étions à Paris, ce serait aisé. A Paris, il existe mille ruses dont nous pourrions nous servir. A Creil même, ce serait encore moins difficile. Ici, la chose m'apparaît comme très périlleuse. Voici une mare entourée de bois. Dans cette mare est cachée la preuve d'un crime. L'assassin, lorsqu'il viendra pour enlever cette preuve, commencera par tourner autour de l'étang. Il battra chaque touffe de bruyères, de fougères, chaque buisson, chaque broussaille ; pas un coin qu'il n'aura visité pour s'assurer que cette fois les environs sont déserts. Il reviendra en pleine nuit, peut-être, —mais plus probablement en plein jour, car la nuit la mare est fréquentée par des braconniers, puis ceux qui auraient intérêt à le surveiller le suivraient plus facilement, grâce à l'obscurité. Le jour, au contraire, il peut tout voir. Si un danger le menace, il s'en rendra compte et s'esquivera. Donc, il ne faut pas songer à la possibilité de surveiller comme nous l'avons fait aujourd'hui. Il faut nous y prendre autrement.

—Je ne vois pas comment nous pourrions faire.

—Pour le quart d'heure, je resterai ici...

—Et moi ?

—Vous allez partir et vous ferez diligence.

—Où irai-je ?

—D'abord et tout droit, chez M. Gérard.

—Je comprends. Je lui dirai ce qui s'est passé.

—C'est ce a.

—Et ensuite ?

—Vous reviendrez à l'auberge du Rendez-vous des Chasseurs, et vous prierez Vatin, de ma part, de vous prêter une bêche... Souvenez-vous de lui dire que c'est de ma part... non pas de celle du charbonnier ou de l'Alsacien, mais de celle de Pinson.

—Et qu'est-ce que je ferai de cette bêche ?

Vous me l'apporterez tout de suite... Ah ! ce que je voudrais que vous m'apportiez aussi, c'est quelques provisions de bouche, pour vous et pour moi, Glou-Glou, et une couverture chaude. Les nuits sont froides, et il est possible que je ne revoie pas mon lit avant plusieurs jours. Pour vous, Glou-Glou, vous vous arrangerez comme vous le jugerez bon. Seulement je vous préviens que notre surveillance sera pénible. Il faudra oublier la fatigue en vue du succès final. Du reste nous pourrions dormir à tour de rôle.

Glou-Glou, muni de ces recommandations, s'éloigna.

Une heure et demie après, il était chez le docteur Gérard.

Il le mettait au courant des événements qui venaient de se passer.

—Enfin ! s'écria le docteur... M. Beaufort sera peut-être sauvé.

Le médecin courut chez le juge d'instruction.

—M. Laugier, lui dit-il, je viens vous faire une prière et je vous supplie de ne pas me refuser.

—De quoi s'agit-il ?

—De Beaufort, toujours.

—Je ne puis plus rien pour lui.

—Comment cela ? dit Gérard, effaré.

—Oui. J'ai renvoyé le dossier à la chambre des mises en accusation et j'ai appris aujourd'hui même que l'affaire venait en cour d'assises de Beauvais le 5 octobre prochain.

Gérard tomba sur une chaise, anéanti.

—Quel malheur ! Quel malheur !... Comment faire pour retarder ?

—Avez-vous de nouveaux renseignements à apporter à l'enquête ?

—Aujourd'hui, non, monsieur...

—Alors ?

—Mais qui vous dit que dans quelques jours vous ne connaîtrez pas le vrai coupable ?

—Eh bien, monsieur, d'ici au 5 octobre, nous avons huit jours... Je suis toujours à votre disposition pour un supplément d'enquête. Du reste,

vous serez appelé en cour d'assises, vous ne l'ignorez pas, pour déposer sur les conclusions de votre rapport, —conclusions fort défavorables à Beaufort, ne l'oubliez pas.

—Hélas ! je dirai ce que ma conscience me dictera... Je dirai que je n'ai rien à changer à mon rapport, mais je dirai aussi que je suis persuadé de l'innocence de Beaufort...

—Le tribunal vous répondra comme moi en vous demandant : des preuves, des preuves !... c'est-à-dire : des faits, des faits !...

—Et Beaufort, où est-il ?

—Transféré à la prison de Beauvais !

—Le pauvre homme ! le pauvre homme ! Ah ! M. Laugier, s'il est condamné, ce sera plus qu'un grand malheur, ce sera un grand crime...

—Beaucoup de choses dépendent de vous, monsieur, pour empêcher que ce malheur ne s'accomplisse.

—Hélas ! je ne puis rien... je vous demande du temps... N'est-il pas possible d'obtenir un sursis...

—On le peut.

—Eh bien ! monsieur, obtenez-le, je vous en prie... Qui sait si, pendant ce temps, l'innocence de Beaufort n'aura pas éclaté au grand jour...

—Adressez-vous à Beauvais... à la cour...

—Et ce sera facile ?

—Non. Ah ! si vous pouviez soumettre des faits à l'appui de votre demande, ce serait autre chose...

—Je ne le puis... Que me conseillez-vous ?...

—Dans la position délicate où vous vous trouvez, il m'est impossible de vous indiquer la route à suivre. Vous ne pouvez prendre conseil que de vous-même.

Le docteur s'en alla, en répétant :

—Pauvre Beaufort ! Pauvre Beaufort !

Mais bientôt il reprit courage.

—Dieu est avec nous... se dit-il, il empêchera cette iniquité de s'accomplir... Daguerre se trahira... Attendons avec confiance.

Glou-Glou en quittant son ami le docteur, avait couru tout de suite au Rendez-vous des Chasseurs.

—Père Vatin, il me faut une bêche.

—Tiens, est-ce que vous avez loué un jardin, par hasard ?

—Non. Voulez-vous me prêter cet outil ?

—Mais c'est du superflu, pour vous, Glou-Glou... Vous n'avez qu'un bras. Comment diable voulez-vous vous servir d'une bêche ?

—Aussi ce n'est pas pour moi, père Vatin.

—Et pour qui donc ?... Je veux le savoir, moi...

—Pour l'Auvergnat d'Alsace qu'on appelle Pinson.

Et il poussa l'aubergiste d'un formidable coup de poing.

—Ah ! ah ! Vous avez fait connaissance ?...

—Oui.

—Eh bien, prenez une bêche sous le hangar, mais rapportez-la.

—Ne craignez rien. Mais ce n'est pas tout.

—Quoi encore ?

—Il me faut des provisions : du pain, de la viande froide ou du fromage et du vin. Tout de suite, patron, tout de suite. Et une couverture...

—Vous voulez donc faire un déjeuner sur l'herbe ?

—Justement.

—Dans cinq minutes vous serez servi,

Et en effet, cinq minutes s'étaient à peine écoulées que Jan-Jot, emportait la bêche réclamée par l'agent et, accroché à la bêche, un panier renfermant les provisions de bouche qu'il avait demandées et la couverture de Pinson.

Il reprit le chemin de la Mare aux Biches.

—Il y retrouva Pinson qui n'avait pas bougé.

—Vous êtes exact, dit l'agent. C'est bien.

Glou-Glou jeta par terre bêche et panier.

—Dans le panier, dit-il, il y a de quoi manger pour la journée, —pour nous deux, naturellement. Chaque jour amène son pain. Demain nous verrons ! Mangeons-nous tout de suite ?

—Non. De la prudence d'abord.

Pinson prit la bêche et s'en alla dans les broussailles où il s'était tenu caché, le matin même, pour surveiller Jan-Jot, creuser un trou large d'un mètre, profond d'un mètre soixante environ.

Et comme Glou-Glou ne l'interrogeait pas, mais le regardait faire avec surprise :

—C'est pour nous cacher, chacun notre tour... Quand le trou sera fait, nous le recouvrirons de branches, de mousse, de feuilles mortes, —les feuilles mortes ça ne manque pas en cette saison... Et quand Daguerre fera sa tournée pour s'assurer que personne ne l'a suivi, du diable s'il se doutera qu'il y a ici quelqu'un qui ne le perdra point de vue.

—Bien trouvé ; mais il verra la terre que vous remuez.

—Non. Enlevez les provisions et servez-vous du panier qui les contenait. Remplissez-le de terre et allez le vider dans la mare...

Deux ou trois heures après, le trou était prêt à recevoir Pinson.

En un tour de main il avait fabriqué une sorte de petite toiture mobile à claies, garnie de branches et de feuilles. La toiture posée sur le trou le dissimulait entièrement.

La terre avait été enlevée autour. La mousse et les bruyères avaient été lavées avec soin. Pinson poussa un soupir de satisfaction.

—Ouf ! dit-il... nous ne serons pas mal là dedans... avec la couverture qui nous empêchera d'avoir trop froid aux pieds.

JULES MARY

4 suites